

## Albert Camus : compagnon des essayistes de l'exil républicain espagnol

Ricardo TEJADA

Ricardo TEJADA

Université du Maine, Labo 3L. Am

Maître de conférences

[ricardo.tejada@yahoo.es](mailto:ricardo.tejada@yahoo.es)

Cet article analyse la présence de l'œuvre de Camus chez les essayistes de l'exil républicain espagnol. Tout d'abord, il explore les nombreux combats camusiens en faveur de la Seconde République espagnole et de l'exil républicain. Ensuite, il évoque les rencontres personnelles entre Camus et quelques essayistes espagnols de l'exil en tâchant d'interpréter les références à Camus chez les intellectuels de l'exil, nés au début du XX<sup>e</sup> siècle, puis, chez les écrivains de la deuxième génération de l'exil, nés dans les années 20. Cette mise en perspective globale permet d'arriver à une conclusion (provisoire) à partir d'un échantillon significatif mais non exhaustif : l'importance non négligeable de l'écrivain français (aussi bien de sa pensée que de son œuvre littéraire, sans oublier son rayonnement moral et intellectuel) chez les essayistes espagnols les plus influencés par les philosophies de la vie (Nietzsche, Bergson et Dilthey), en particulier chez les exilés les plus jeunes : Ramón Xirau et Tomás Segovia. En revanche, Sartre a eu beaucoup moins d'impact à l'intérieur de ces deux collectifs humains. Resterait à mener une étude sur la présence de Sartre chez les essayistes de l'exil les plus proches d'orientation « rationaliste » et/ou « marxiste », comme le romancier Max Aub ou chez les philosophes : Juan David García Bacca, José Gaos et Eduardo Nicol.

Albert Camus, exil républicain, essai, philosophie, anarchisme

philosophie

XX<sup>e</sup> siècle

Espagne, Amérique latine

[CC-BY-NC-ND-4.0: Attribution-NonCommercial-NoDerivs 4.0 International](#)

12

### 1. Albert Camus et sa fidélité à l'Espagne républicaine

Albert Camus a été dès 1936, et même avant, un fervent partisan de la cause républicain espagnole<sup>1</sup>. Son soutien à « l'Espagne Pèlerine » a été inlassable jusqu'à sa mort, en 1960. Il a écrit tout au long de sa vie de nombreux articles politiques sur la situation de l'Espagne. Sans vouloir être exhaustif, nous pouvons, par exemple, dénombrer neuf articles, entre 1944 et 1948, au journal *Combat*, où il a été rédacteur en chef et éditorialiste<sup>2</sup>. Entre 1949 et

1« On ne comprend pas ce qui attache tant de nous à l'Espagne républicaine, ce ne sont pas de vaines affinités politiques, mais le sentiment irrépressible que, de son côté, se trouve le peuple espagnol, si pareil à sa terre avec sa noblesse profonde et son ardeur de vivre », *Alger républicain*, 18 février 1939. Cité par Roblès dans son livre *Camus, frère du soleil*, Paris : Seuil, 1995, p. 27-28. Emmanuel Roblès, écrivain, dramaturge « pied noir », fut un bon ami de Camus avec lequel il partageait une origine espagnole commune.

2Voir *Camus à Combat. Éditoriaux et articles d'Albert Camus. 1944-1947*, éd. J. Lévi-Valensi, Paris : Gallimard, 2002. Il faudrait ajouter

1956, dans le troisième volume des *Œuvres Complètes* à la Bibliothèque de La Pléiade, nous constatons l'existence de huit articles. Enfin, deux articles sont parus entre 1957 et 1959 sur la question espagnole<sup>3</sup>. Pratiquement tous les ans, il écrivait un texte sur cette question. Il faut ajouter à tous ces articles, les textes qu'il a écrits dans les revues anarchistes espagnoles comme *Solidaridad Obrera*, ou francophones comme *Témoins* ou *Révolution prolétarienne*. Les textes publiés dans la première revue sont, assez souvent, des remaniements de textes préalables en français ou, comme c'est le cas du recueil d'articles en espagnol, *¡España libre!*, publié au Mexique en 1966, les changements se limitaient à quelques titres différents. Parfois, c'était des extraits de ses livres, traduits en espagnol. Les articles à caractère libertaire portaient parfois sur des questions internationales et l'Espagne, ponctuellement, était toujours présente d'une manière ou d'une autre. N'oublions pas les collaborations, sous forme d'articles, mais pas uniquement, qu'il a publiées, une fois traduites en espagnol, sur des questions variées dans quatre revues de l'exil républicain : *Cénit*, *Galería*, *Suplemento literario de Solidaridad Obrera* et *Per Catalunya*<sup>4</sup>.

La solidarité de Camus envers l'Espagne républicaine ne se limitait pas à quelques articles. Il a signé de nombreuses pétitions et manifestes en faveur des prisonniers espagnols, des condamnés à mort, contre la torture en Espagne, contre le régime franquiste (à chaque fois où celui-ci obtenait plus de reconnaissance internationale), et en général, en faveur du Gouvernement républicain, à propos duquel il a toujours affirmé qu'il existait toujours – pas comme la III<sup>e</sup> République française, qui s'est dépossédé de ses pouvoirs, ce sont ses propres mots – et, surtout, qu'il était un régime légitime parce qu'il s'appuyait sur les principes démocratiques, et pas sur la violence, comme le régime franquiste. Il a parrainé l'*Ateneo Ibero-Americano* de Paris, et le journal *Nueva República*, avec Jean Cassou, un autre grand ami de l'Espagne républicaine<sup>5</sup>. Par ailleurs, il a été l'instigateur de plusieurs hommages, par exemple à Salvador de Madariaga, et probablement à l'origine de l'organisation du seul hommage rendu à Ortega y Gasset en France, au moment de sa mort en 1955, à l'Université de la Sorbonne<sup>6</sup>. La cause de la liberté était chez lui intimement liée à la cause de la justice. D'où la difficulté de savoir jusqu'à quel point, dans son œuvre, les idées libérales et démocratiques l'emportent sur son esprit libertaire et jusqu'à quel point sa sympathie pour l'anarchisme l'emporte sur son démocratisme à caractère éthique<sup>7</sup>. Complexité d'autant plus difficile à saisir

---

à ce recueil deux autres articles : « L'Espagne continue d'être pour nous une plaie qui ne se ferme pas... » (du 29 décembre 1945) et la préface à *L'Espagne libre*, de 1946, consultables dans le volume II des *Œuvres Complètes*, 1944-1948, Paris : Gallimard, La Pléiade, 2006.

3Albert Camus, *Œuvres complètes*, vol. III, 1949-1956, Paris : Gallimard, La Pléiade, 2008 ; et vol. IV, 1957-1959, Paris : Gallimard, La Pléiade, 2008.

4Geneviève Dreyfus-Armand, *L'Exil des républicains espagnols en France. De la Guerre civile à la mort de Franco*, Paris : Albin Michel, 1999, p. 278 et 280-281. Mentionnons aussi les nombreux articles écrits par les anarchistes espagnols sur Camus et l'impact qu'il a eu sur des essayistes et éditeurs anarchistes comme Marín Civera. « *Sartre para mí no señala un camino ; Camus, sí. A estas dos posiciones se debe quizá el hecho de que Sartre esté más cerca de la órbita moscovita y de que Camus esté más cerca de nosotros* », dit Civera dans un entretien réalisé par Mariano Viñuales, dans la revue *Solidaridad Obrera* (Paris, juin 1954, n° 480). Par exemple, dans la revue *Cénit*, citons la présence des articles d'André Prunier, « *¿Breton o Camus? Los límites de la rebelión* » et le compte rendu de *L'Homme revolté*, écrit par Vicente Galindo Cortés (Fontaura), « *Camus y nuestro tiempo* » (Año II, n° 13, Toulouse, janvier 1952) ou l'article de J. Carmona Blanco, « *Rebelión y existencialismo* » (n° 17, Mai 1952), qui est un commentaire de *L'Homme revolté*.

5Geneviève Dreyfus-Armand, *L'Exil des républicains...*, *op. cit.*, p. 328-329. Voir aussi : Jean Cassou, *La Mémoire courte*, postface de M.O. Baruch, Paris : Mille et une nuits, 2001.

6D'Ortega, il a affirmé : « Il est peut-être, après Nietzsche, le plus grand des écrivains européens et, pourtant, il est difficile d'être plus espagnol », « *Le pari de notre génération* » (1957), *Œuvres complètes*, vol. IV, *op. cit.*, p. 586.

7La sympathie qu'il portait aux libertaires espagnols est indéniable (voir E. Roblès, *Camus...*, *op. cit.*, p. 84), mais faut-il aller trop loin et

que, dans les années trente il fait partie brièvement du Parti Communiste Français et à la fin de sa vie il apporte son soutien à la candidature de Pierre Mendès France, au début radical, puis socialiste. Celui-ci, un homme politique de gauche, aussi « orphelin » (en termes partisans) que l'intellectuel de gauche qu'était Camus, « malgré la gauche et malgré lui », comme il le dira un jour, avec un peu d'amertume et d'ironie.

Les républicains espagnols lui ont reconnu ce soutien sans faille. Le Gouvernement en exil lui a décerné la *Encomienda de la Orden de la Liberación*, une des seules médailles ou décoration (mis à part le Prix Nobel) qu'il a acceptée, en 1949<sup>8</sup>. Plusieurs hommages ont été rendus par les exilés espagnols à Camus, notamment après sa mort. Signalons, par exemple, celui organisé par l'Institut des Hautes Études de l'Amérique Latine et la collaboration directe de *Radio París* (la radio des exilés espagnols), en 1966, avec le soutien de José Ballester, Ramón Rufat Llop, Fernando Valera Aparicio et le journaliste français Jean Daniel<sup>9</sup>.

Quelles sont les idées-clé qui forment le soubassement de la lutte de Camus en faveur des exilés républicains ? *Honte, dette, fidélité* et j'ajouterais aussi, *empathie*. Premièrement, c'est la « double honte » collective dont il parle, honte d'intervenir indirectement en faveur des franquistes, en 1936, sous prétexte d'une soi-disant « politique de non-intervention », honte de ne pas accueillir les exilés au moment de la *Retirada*, en 1939 (Camus utilise dès le début le mot « camp de concentration »), mais il y a une troisième honte, aux yeux de Camus, honte de ne pas libérer l'Espagne, suite à la Libération de la France, en 1944, alors que son pays, selon lui, avait (c'est la deuxième idée-clé) une « dette » profonde vis-à-vis de l'Espagne, à cause de son premier combat contre les fascismes, mais aussi, plus tard, à cause de la lutte des *guerrilleros* en faveur de la Résistance (Glières, Ariège, la *Nueve* de la division Leclerc, etc.). Il ressent, en plus, une dette personnelle, comme il le dira dans sa conférence « Ce que je dois à l'Espagne » : « J'ai envers votre patrie, sa littérature et son peuple, sa tradition, une dette qui ne s'éteindra pas ». Et d'ajouter :

L'Espagne de l'exil m'a souvent montré une gratitude disproportionnée. Les exilés espagnols se sont battus pendant des années et puis ont accepté fièrement la douleur interminable de l'exil. Moi, j'ai seulement écrit qu'ils avaient raison. Et pour cela seulement, j'ai reçu depuis des années, et ce soir encore dans les regards que je rencontre, la fidèle, la loyale amitié espagnole, qui m'a aidé à vivre. Cette amitié-là, bien qu'elle soit imméritée, est la fierté de ma vie. Elle est, à vrai dire, la seule récompense que je puisse désirer.<sup>10</sup>

Troisièmement, *fidélité* comme principe qui réunit l'éthique et la politique : *fidélité* à une cause et refus de la *Realpolitik*, telle qu'elle était programmée au moment de la Guerre froide. Enfin, *empathie*, qui me paraît être une clé de compréhension du lien intime, chaleureux, entre Camus et les exilés : l'exil lui-même. Chez l'écrivain français le sentiment de l'exil est permanent. Exil par rapport aux autres, à autrui, à l'étranger qui est en dehors de nous et en nous-mêmes. Exil de l'homme, ici-bas, sur cette planète, par rapport à la nature. Et, bien entendu, sentiment d'exil, plus immédiat, à chaque fois qu'il est en France continentale ou métropolitaine, sous les cieux gris de l'Europe atlantique. Certes, il se sent mieux en Provence, avec son ami René Char, mais c'est probablement, plus encore que la France méditerranéenne, l'Algérie qui lui manque.

affirmer qu'il « a voulu l'anarchie concrète et positive pour la France, l'Algérie, l'Europe et la totalité de la planète » ? Michel Onfray parle-t-il de Camus ou, plutôt, de sa propre pensée ? Voir *L'ordre libertaire. La vie philosophique d'Albert Camus*, Paris : Flammarion, 2012, p. 705.

8Il a refusé la Légion d'Honneur, comme Sartre et, plus récemment, le dessinateur Tardi.

9Disponible sur : <<http://devuelvemelavoz.ua.es/devuelveme-voz/visor.php?idioma=es&fichero=9229.mp3>>

(consulté le 10 septembre 2012).

10Albert Camus, *OC*, vol. IV, *op. cit.*, p. 594.

C'est sans doute ce sentiment d'attachement au *Mare nostrum*, aux dieux grecs, aux mythes, au soleil, à la culture méditerranéenne, qui a été un facteur de sympathie mutuelle entre Camus et les essayistes espagnols de l'exil. Les mises en scène de drames espagnols du Siècle d'Or (Lope de Vega et Calderón) qu'il a dirigés, son intérêt évident pour la littérature et la philosophie espagnole (surtout Ortega et Unamuno), les thématiques espagnoles de certaines pièces de théâtre, et surtout, la filiation espagnole de Camus, du côté maternel, tout cela a contribué à faire de lui un écrivain proche, un frère, un compagnon, un compagnon de route de l'Espagne républicaine et de l'Espagne en général<sup>11</sup>. Cela dit, il faut reconnaître – si l'on regarde son œuvre d'un point de vue espagnol – que cette « castillanerie », comme disait son ancien maître Jean Grenier, cette dimension si espagnole ou ibérique de son caractère et de son attitude face à la vie est, à certains égards, si j'ose dire, plus « biologique » ou « instinctive » que culturelle, compte tenu d'une connaissance, en général, médiocre de ces auteurs, de la culture espagnole et de sa langue, et d'une indéniable mystification de l'Espagne éternelle, assez éloignée de l'Espagne réelle<sup>12</sup>.

Une anecdote émouvante explique ce compagnonnage, ce partage, au sens littéral du terme, du pain, du pain de la justice, de l'amitié commune. Camus fait une conférence à Rio de Janeiro, le 20 juillet 1949. La salle est comble. Prévus pour 800 personnes, elle est surchargée d'auditeurs. Je donne la parole à Camus, dans ses *Carnets* :

L'ambassadeur d'Espagne s'assoit derrière la tribune sur un praticable. Tout à l'heure il s'instruira. Tombé sur moi, Ninu, un réfugié espagnol que j'ai connu à Paris. Il est chef de *campeones* dans une *fazenda*, à 100 km de Rio. Il a fait ces 100 km pour venir entendre « su compañero ». Il repart demain matin. Et quand on sait ce que représentent ici 100 km dans le bled... Je suis touché aux larmes. [...] Je ne le quitte plus, heureux d'avoir cet ami dans cette salle et pensant que c'est pour des hommes comme lui que je vais parler.<sup>13</sup>

## 2. Camus et les essayistes de l'exil républicain

C'est justement dans ce voyage en Amérique qu'il rencontre José Bergamín, à Montevideo, le 20 août 1949. Bergamín, essayiste et poète espagnol, songe à cette époque-là – c'est du moins son aveu dans le café où ils s'installent tous deux – à rentrer à Espagne, comme immolation ou « suicide spectaculaire », question d'ailleurs essentielle dans l'essai camusien, *Le Mythe de Sisyphe*<sup>14</sup>. Les notes de Camus sur ses *Carnets* montrent bien une sympathie envers Bergamín, même si celui-ci était relativement proche de l'esprit métaphysique dualiste de Sartre, compagnon de route du communisme, et, en plus, catholique. Sa condition d'exilé espagnol avait probablement joué en sa faveur. Ce jour-là à Montevideo, le 20 août 1949, Camus rencontre Susana Soca, poétesse uruguayenne qui avait dirigé la revue *Cahiers de La Licorne*, et qui publiera plus tard, *Entregas de La Licorne*, deux revues cosmopolites, raffinées, où les contributions des exilés espagnols étaient très importantes : Rafael Alberti, María Zambrano, Carlos Gurméndez, Lorenzo Varela, Juan David García Bacca...

---

11 Voir Frédéric-Jacques Temple (*et al.*), *Albert Camus et l'Espagne*, Aix-en-Provence : Edisud, 2005 ; Javier Figuero Moreno, *Albert Camus ou l'Espagne exaltée*, Gémenos : Autres temps, 2008.

12 Sur ces connaissances limitées de la langue espagnole : un témoignage chez Roblès, *Camus, frère de soleil*, *op. cit.*, p. 14. Une preuve de son ignorance sur certaines questions espagnoles : il finissait ses lettres à Roblès avec un « ¡Arriba España! », très connoté à droite puisque cette interjection était le monopole des Franquistes et qu'aucun républicain espagnol ne l'employait ou ne l'écrivait. Voir Roblès, *ibid.*, p. 14 et 77. Sa mère était analphabète et presque muette, ce qui ne contribuait pas à une transmission solide, culturellement parlant.

13 Albert Camus, *OC*, vol. IV, *op. cit.*, p. 1030.

14 Camus note à propos de son ami espagnol : « Retourner en Espagne au risque d'être mal jugé, résister et mourir ». *Ibid.*, p. 1052. Bergamín est obsédé de plus en plus par son retour en Espagne, au moment où, en 1949, il prépare avec son ami Rafael Alberti sa participation au Congrès de la Paix, à Varsovie en 1950, parrainé par l'URSS et ses alliés. Voir Gonzalo Penalva, *Tras las huellas de un fantasma. Aproximación a la vida y a la obra de José Bergamín*, Madrid : Turner, 1985, p. 183-184.

María Zambrano est une philosophe et essayiste espagnole qui a eu aussi un contact personnel avec Camus, plus soutenu dans le temps. Ils se sont rencontrés à Paris, dans les années quarante. Camus recevra en 1951 la première mouture de *L'Homme et le divin*, qui, en fait, aurait dû s'intituler *L'absence*, mot que l'écrivain français affectionnait. Le manuscrit passa aux mains de René Char, puis de Roger Caillois, sans qu'il puisse être publié en français<sup>15</sup>. La légende raconte que Camus avait dans le coffre de sa voiture ce manuscrit au moment de l'accident où il périra au mois de janvier 1960. Ou plutôt sa traduction, car le livre avait été déjà publié en espagnol aux éditions *Fondo de cultura económica*, en 1955. S'agissait-il de la traduction de Francis de Miomandre ?

Ce qui est plus important encore c'est la présence chez les deux auteurs de plusieurs parallélismes aussi bien conceptuels que thématiques. Signalons l'idée de crise de l'Occident comme maladie du monde, la vision tragique de l'Europe, leur méfiance vis-à-vis du monde technologique et militariste, un intérêt partagé pour la Grèce ancienne, notamment les néo-platoniciens, Saint-Augustin et Rousseau, leur proximité par rapport à Simone Weil, leur amour pour la Méditerranée et ses mythes, au point qu'elle en devienne leur véritable patrie<sup>16</sup>. Cela dit, c'est vrai que Camus a une vision différente du sacré et de la religion, en général. C'est vrai aussi que Camus se considère agnostique et pense que Zambrano est chrétienne, alors que pour les athées Camus a un penchant croyant et pour certains exilés qui l'ont connue, Zambrano est loin d'être une croyante ou de se comporter comme telle.

Leur vision de la tragédie et de certains mythes est assez différente. Je pense, par exemple, à leur lecture d'Antigone et de Prométhée, sans doute parce que l'essayiste français oscille entre une attitude contemplative, presque orientale (c'est l'influence de Jean Grenier), et une attitude très active, de révolte (c'est son côté « moraliste »), alors que Zambrano est bien ancrée dans cette passivité, où elle se ressourcement constamment, qui est le seul germe, pour elle, d'une activité digne, humaine, à la hauteur de la personne. Mais je crois aussi que Zambrano est plus incisive au niveau des percées métaphysiques que Camus, et moins osée, et provocatrice, dans ses prises de position philosophiques. Jesús Moreno Sanz, grand spécialiste de la philosophe espagnole, qui a traité la question de l'échange épistolaire entre les deux grands essayistes, estime que Zambrano voyait chez Camus un côté « amateur » en philosophie, reproche – il faut le dire – qui n'émanait pas uniquement d'elle puisque c'était l'avis aussi de Sartre.

D'un autre côté, je pense aussi – c'est l'impression qui découle de leurs lettres – que Camus considérait *L'Homme et le divin* comme un texte presque littéraire, *puisque* hispanique<sup>17</sup>. Je pense que les deux jugements étaient erronés. Toujours est-il qu'il n'y a dans tous leurs livres – à ma connaissance – aucune référence explicite à l'œuvre de

---

15Il est actuellement disponible en français chez José Corti, Paris, 2006. Quant aux rencontres entre Camus et Zambrano: Jesús Moreno Sanz, « Cronología y genealogía filosófico-espiritual », in : María Zambrano, *La razón en la sombra. Antología crítica*, edición de Jesús Moreno Sanz, Madrid : Siruela, 2004, p. 699, 705; et du même auteur, « Tres cartas de Camus a María Zambrano. Breve historia de una amistad y de una publicación malogradas », *María Zambrano. 1904-1911. De la razón cívica a la razón poética*, ed. J. Moreno Sanz y F. Muñoz, Madrid : Residencia de Estudiantes, 2004, p. 307-414.

16Sur la question de la crise chez Camus et Zambrano, je me permets de renvoyer à ma contribution : « Sacar a la luz la crisis de Occidente: en torno al diagnóstico y las terapias defendidas por Camus y Zambrano para curarse de esta », disponible sur : <[http://www.uni-kiel.de/symcity/ausgaben/04\\_2013/data/Tejada.pdf](http://www.uni-kiel.de/symcity/ausgaben/04_2013/data/Tejada.pdf)>, revue on line de l'Université de Kiel (Allemagne), (consulté le 20 décembre 2015).

17Jesús Moreno Sanz, « Tres cartas de Camus a María Zambrano. Breve historia de una amistad y de una publicación malogradas », *op. cit.*, p. 307-321. Le texte inclut, à la fin, les trois lettres, traduites en espagnol.

l'autre. La seule référence implicite chez Zambrano, c'est celle de l'article « Sentido de la derrota »<sup>18</sup>, où elle fait référence à « un des grands écrivains français d'aujourd'hui », qui « aimait l'Espagne d'une manière profonde et passionnément désespérée » et qui lui dit un jour qu'il était aussi espagnol. La philosophe espagnole lui rétorqua : « Pour être espagnol il faut être vaincu. » Mais après la conversation, elle s'est dit : « Pour devenir un être humain il faut aussi être vaincu. » Ce que montre cette anecdote c'est que la défaite était au centre de l'exil républicain, que c'est cela qui situait son aire d'influence dans l'excentricité de la république mondiale des lettres, sans, pour autant, lui barrer la route de l'universalité.

Si nous voulons suivre la trace de Camus chez les essayistes de l'exil républicain espagnol qui ne l'ont pas connu personnellement, il faut faire une double distinction : tout d'abord entre les exilés de la génération de Camus, nés au début du XX<sup>e</sup> siècle, et les exilés de la deuxième génération, ceux qui sont nés, en gros, dans les années vingt. Le deuxième groupe le cite plus souvent. Ensuite : entre les exilés proches du marxisme ou du « rationalisme », sous une variante socialisante, communiste, positiviste ou phénoménologique, et ceux qui se situent tout simplement à gauche, dans une attitude critique des rationalismes, au sens large du terme. C'est ce dernier groupe qui le cite plus souvent et d'une manière plus favorable. Si nous réunissons les deux critères, nous pouvons affirmer que les essayistes et philosophes contemporains de Camus, notamment ceux qui ont été les plus réfractaires aux philosophies de la vie (Nietzsche, Bergson et Dilthey), sont ceux qui le citent rarement. Mais même parmi les essayistes de cette génération qui sont le plus favorables à ces philosophies, la présence de Camus n'est pas massive. C'est vrai que les contemporains se citent rarement entre eux ; ils réfléchissent encore moins sur leur œuvre respective. Or, nous savons qu'Ortega, l'aîné par rapport à la plupart des membres de l'exil, s'est exprimé sur l'existentialisme, certes pas forcément d'une manière très approfondie. Pourquoi alors cette présence plutôt discrète, en tout cas de prime abord, parmi les contemporains de Camus ? Est-ce qu'elle est si discrète ?

Prenons par exemple Francisco Ayala, un auteur appartenant au cercle d'Ortega, né en 1906. Il cite Camus rarement, mais le commentaire qu'il fait, dans un article de *La Nación*, en 1948, est révélateur de son admiration envers le roman *La Peste*, qu'il juge proche de l'existentialisme, et même teinté de thématiques chrétiennes<sup>19</sup>. Un roman qu'il trouve plus symptomatique de la période d'après-guerre que les pièces de théâtre de Sartre, selon lui, un peu schématiques, puisque les personnages ne sont pas aussi bien traités que le scénario. Lorsqu'en 1958 Ayala envoie à Camus une lettre à propos de la pièce de théâtre *Le Malentendu*, c'est pour lui demander si le fait divers sur lequel il s'était basé pour écrire la pièce relevait de la réalité ou de l'invention pure et simple. Camus le remercie de l'envoi de son roman *Muertes de perro*, et lui explique que ce fait divers, qu'il avait vraisemblablement lu au début des années 40, avait été publié en été, moment où les journalistes avaient une tendance à se laisser influencer par leur imagination<sup>20</sup>. Lorsque Francisco Ayala décrit ces œuvres existentialistes, il y trouve toujours une « obscénité trop atroce et douloureuse pour qu'elle puisse être considérée comme un simple divertissement de mauvais goût », ce qui caractérise justement, par ricochet, ses propres romans et récits de cette période, même si l'inspiration baroque ou post-baroque fait la différence par rapport à l'écrivain français<sup>21</sup>. Du côté

---

18María Zambrano, « Sentido de la derrota », *Bohemia*, La Habana, Cuba, n° 43, octobre de 1953.

19Francisco Ayala, « Letras últimas. Perspectivas de salida », 27-VI-1948, in : Irma Emiliozzi (ed.), *Francisco Ayala en La Nación de Buenos Aires*, Valencia : Pre-Textos, 2012, p. 112-113.

20AA.VV., *Francisco Ayala. El escritor en su siglo*, Granada : Sociedad Estatal de Conmemoraciones Culturales/Fundación Francisco Ayala, 2006, «Estados Unidos», p. 212-213.

21Irma Emiliozzi, *Francisco Ayala en La Nación*, op. cit., p. 111.

de l'essai et de ses traités de sociologie, l'inspiration est chez Ayala plus proche d'Ortega, de Manheim et d'un certain Nietzsche, ce dernier pas le même que celui de Camus, même si une veine camusienne est repérable dans sa vision, plutôt noire, de l'histoire de l'humanité, du pouvoir et de la façon dont les personnes sont broyées par la volonté de pouvoir, une analyse que partage la plupart des exilés espagnols, et pour cause.

*La Peste* est un roman qui a attiré indéniablement le regard des exilés espagnols. Il a été traduit pour la première fois par la romancière et essayiste exilée Rosa Chacel (1898-1994), qui a peut-être rencontré Camus en 1949, lors de sa visite à Rio, Montevideo et Buenos Aires. Malheureusement, le lecteur de son journal personnel, publié sous le titre de *Alcancía*, l'ignore puisque l'auteure de Valladolid ne mentionne rien à cette date. Deux décennies plus tard, Chacel consacrera quelques pages de son remarquable essai, *Saturnal*, à analyser ce roman. D'après elle, l'image que Camus avait trouvée, une ville assiégée par la maladie, par la peste, est parfaite, puisqu'elle jaillit comme une allégorie. Si ce qui a été vécu dépasse ce qui est exprimable, l'allégorie est le meilleur moyen d'y faire référence. L'atmosphère y est très bien réussie, selon elle. En revanche, elle trouve que la théorie qui est derrière cette image n'est pas aussi parfaite, parce qu'elle véhicule l'idée que le mal est dans l'homme, alors que, pour elle le mal, est une possibilité de la condition humaine<sup>22</sup>.

Francisco Ayala (1906-2009) est un auteur libéral, démocrate, rationaliste dans son approche de la théorie constitutionnelle, mais très sensible à certains égards à Nietzsche et à Dilthey, ce qui n'est pas le cas du romancier Max Aub et du philosophe José Gaos, qui ont été des militants au sein du Parti Socialiste et se sont connus à Valence, avant la Guerre d'Espagne. Je souligne cette filiation ou proximité nietzschéenne, ainsi que celle de Bergson, parce que je crois que c'est un fil rouge qui réunit la plupart des exilés sympathisants de Camus, lui aussi, nietzschéen à sa manière. Aub et Gaos s'accordent dans leur diagnostic sur l'existentialisme : c'est un nihilisme, (« méditerranéen », rajoute Aub), un nihilisme qui nie l'essence, affirme Gaos<sup>23</sup>. Je crois que tous les deux s'inquiétaient d'un manque d'engagement politique de la part de Camus, jugement erroné par ailleurs, comme on vient de le voir<sup>24</sup>. Ils voyaient dans ce nihilisme, probablement, un individualisme plus ou moins bourgeois.

José Ferrater Mora (1912-1991) est un auteur libéral et démocrate, comme Ayala, influencé dans les années 40 par Ortega, même s'il ne fait pas partie de son cercle, et aussi par Unamuno. Son livre sur le philosophe et écrivain basque, paru en 1944, fait partie d'une réception assez importante de l'œuvre unamunienne, aussi bien dans l'exil qu'à l'intérieur, lue à l'aune de la Guerre civile, de la Deuxième Guerre Mondiale et de toute la crise occidentale qui en découle. Or, il n'y a aucune référence à Camus dans ce livre. Il faut attendre *El hombre en la encrucijada*, publié en 1952, pour qu'il fasse quelques références ponctuelles à *Caligula*, *La Peste* et *L'Étranger*, sans traiter aucunement les essais de Camus<sup>25</sup>. Son livre, plus tardif, *La filosofía actual*, confirme qu'il ne considère pas

---

22Rosa Chacel, *Saturnal*, Barcelone : Seix Barral, 1972, p. 176-181.

23José Gaos, « Una izquierda sin filosofía », in : *Excelsior*, México, 3 de marzo de 1959, cité par Gérard Malgat, *Max Aub y Francia o la esperanza traicionada*, Sevilla : Renacimiento, Biblioteca del exilio, 2007, p. 286. Max Aub considère que les intellectuels de gauche en France, qu'il s'agisse de Merleau-Ponty, Sartre ou Camus, ont tous « une philosophie avec un fond irrationaliste », dont les racines se trouvent chez Schopenhauer, Nietzsche, Spengler ou Scheler. De ce point de vue, ils sont tous pareils, selon lui. C'est, évidemment, une affirmation à l'emporte-pièce. Voir aussi : José Gaos, « Existencialismo y esencialismo » (1947), *Filosofía de la filosofía*, OC, VI, México: Universidad autónoma de México, 1987, p. 178-199. Dans ce dernier texte, Gaos manque de recul pour juger d'une manière convenable l'existentialisme. Nous ignorons si Gaos a consacré d'autres textes, plus tardifs, à l'existentialisme.

24Il est fort probable que les exilés espagnols installés en France connaissaient mieux ces engagements camusiens en faveur de la République espagnole que les exilés installés en Amérique.

25José Ferrater Mora, *El hombre en la encrucijada*, Buenos Aires : Editorial Sudamericana, 1952, p. 113-114, 305, 323.

l'écrivain français comme un philosophe à part entière. En tout cas, au moment où il traite de l'existentialisme il ne le cite pas<sup>26</sup>. Par ailleurs, l'entrée « Camus », dans son fameux *Diccionario de Filosofía*, confirme en partie cette hypothèse. Il sépare Camus de l'existentialisme, mais il établit un axe dans son œuvre constitué par un point de départ, la question du suicide, et un terminus, la pensée de midi comme couronnement de son idée de révolte, ce qui est, quand même, un progrès dans sa vision par rapport aux textes précédents<sup>27</sup>.

### 3. Camus chez les essayistes de la deuxième génération de l'exil.

Passons maintenant en revue les essayistes de la deuxième génération de l'exil. L'impact de l'œuvre de Camus et de Sartre est plus considérable dans cette génération que dans la génération précédente. À l'époque où ils ont âgés d'une vingtaine d'années, (fin des années quarante), c'est le moment de la diffusion de l'existentialisme en France et dans toute l'aire hispanophone, où, soit dit au passage, on traduit plus tôt que dans l'aire anglo-saxonne. Le climat moral et politique de cette décennie est propice à ce qu'ils reçoivent et assimilent rapidement ces inspirations et suggestions littéraires et philosophiques. Signalons, par exemple, qu'en 1943, Jorge Semprun, né en 1923, avait dans son sac à dos, juste avant d'être arrêté par la Gestapo, *Le Mythe de Sisyphe*, de Camus<sup>28</sup>.

La division, durant cette période, entre camusiens et sartriens au sein de l'exil a été signalé par Ramón Xirau (Barcelone, 1924) dans ces termes :

*En aquellos años, años de carrera, [nos llegó] una doble noticia que llevaba por nombres Jean-Paul Sartre y Albert Camus. Nos dividimos entre sartrianos y camusianos. Tal vez por orígenes comunes en el Mediterráneo pero sobre todo por la luminosidad poética de su pensamiento algunos fuimos «camusianos». Debe ser Camus, El Extranjero, El Hombre rebelde pero sobre todo Nupcias y el Verano. Sartre fue objeto de largas polémicas, principalmente El ser y la nada. Si mucho se empeñan pueden leer a Sartre. Dicho más seriamente. No cabe duda de la «importancia» de Sartre. No así de su simpatía puesta de manifiesto mucho más tarde en Palabras (Les Mots).<sup>29</sup>*

La présence de la Méditerranée confirme ce *topos* important pour les exilés. Probablement repéraient-ils chez Camus un sens de la mesure, de l'harmonie, un certain classicisme, des traits par rapport auxquels un Catalan comme Xirau, sensible au noucentisme des années 20, ne pouvait pas être indifférent. D'un autre côté, l'idée de « luminosité poétique de sa pensée » montre aussi jusqu'à quel point l'« irradiation poétique de l'essai » qui avait été signalée par Pedro Salinas comme caractéristique de l'essai espagnol, était un facteur de rapprochement vis-à-vis de Camus. Xirau était et est toujours un poète, et ce n'est pas un hasard si les oliviers, les criques et le soleil de sa terre natale sont très présents dans presque tous ses poèmes<sup>30</sup>. Il faut remarquer le fait que sa prédilection pour les essais méditerranéens, *Noces* et *L'Été*, montre une grande différence par rapport à ses aînés exilés, plus attentifs à *La Peste*. Le premier essai célèbre de Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, attire aussi l'attention de Xirau dans son

26 José Ferrater Mora, *La filosofía actual*, Madrid : Alianza Editorial, 1969, p. 55-65.

27 José Ferrater Mora, *Historia de la Filosofía*, nueva ed. revisada, aumentada y actualizada por Josep-Maria Terricabras, Barcelona : Círculo de Lectores, 2002, vol. 1, A-D, p. 472-473.

28 Jorge Semprun, « Mal y modernidad: el trabajo de la historia », 1990, in : *Pensar en Europa*, Prólogo de Josep Ramoneda, Círculo de Lectores, 2006, p. 61.

29 Ramón Xirau, *Otras Españas : antología sobre literatura del exilio*, selección y advertencia Adolfo Castañón, México, D.F. : El Colegio de México, 2011, p. 18. Un ancien étudiant de Xirau raconte à quel point un des commentaires les plus courants de Xirau, c'était de justifier « pourquoi il préférerait Camus à Sartre ». Luis Ignacio Helguera, « Imagen crepuscular de Ramón Xirau », *Vuelta*, México D.F., n° 246 (mayo 1997), p. 42.

30 Ramón Xirau, *Poesía completa*, edición bilingüe, México : FCE, 2008.



livre, *El péndulo y la espiral* de 1959. Il y soutient que la philosophie de Camus s'appuie sur la sincérité, la sincérité constituant sa vérité. Et cette sincérité consiste à donner tout au présent. Je le cite : « *El hombre de esta tierra es un absurdo con sentido de presente, una imaginación con deseo de vida, una existencia con afán de compromiso* »<sup>31</sup>. Ce sentiment du présent, de la présence, de l'*estar*, en espagnol, de l'attachement aux choses concrètes, est extrêmement important pour comprendre la philosophie de Ramón Xirau et plus particulièrement son grand essai philosophique : *Sentido de la presencia*<sup>32</sup>.

Qui étaient ces « camusiens » du cercle des exilés au Mexique ? Probablement la plupart des membres de la revue *Presencia*, publiée entre 1948 et 1950 : José Miguel García Ascot, Roberto Ruiz, Carlos Blanco Aguinaga, Inocencio Burgos, Manuel Duran, Francisco González Aramburu, Luis Rius, Ángel Palerm, Jacinto Viqueira, Ramon Xirau et Tomás Segovia<sup>33</sup>. Tous n'ont pas collaboré avec la même intensité dans cette revue, mais je crois qu'il y a une présence de Camus dans leur itinéraire intellectuel respectif. Songeons par exemple aux remarquables romans de Roberto Ruiz, où la question de la condition humaine, sous tous ses aspects, la dignité, le désespoir, l'humiliation, fait penser au monde de Camus<sup>34</sup>. Manuel Durán, poète et essayiste, comme Xirau, a écrit aussi, pendant les années cinquante, quelques articles sur Camus.

Le poète et essayiste Tomás Segovia (Valence, 1927-México, 2011), est, probablement, au sein de ce groupe, et même parmi tous les exilés, l'intellectuel qui a consacré le plus d'articles à l'œuvre de Camus : six, entre 1956 et 1959, et aussi celui qui a eu plus de sympathie et d'affinités avec lui<sup>35</sup>. Plusieurs idées sont à retenir : la fidélité, comme morale du créateur, fidélité vis-à-vis de son époque, de son monde, de ses prises de position, l'insistance de Camus à ne pas séparer la vie ni de l'art ni de la justice, sa lutte contre les abstractions (maladie de l'après-guerre), contre les idéologies, contre la raison instrumentale, l'universalité de son œuvre, sa centralité, le fait d'être à l'écoute de l'époque où il vit, tout en refusant sa servitude envers l'histoire, son attitude d'« opposition de gauche », qui ne se laisse pas entraîner par des dogmes et des idées toutes faites qui laissent de côté l'homme concret et, enfin, contrairement à Sartre, son pari métaphysique pour un monde intermédiaire entre le pour-soi et l'en-soi, un monde d'expression (Segovia s'inspire ici de Merleau-Ponty), de critique de soi-même, de liberté impure.

Si nous nous éloignons des articles consacrés explicitement à Camus, il faut mentionner de nouveau l'importance de la Méditerranée, notamment dans sa série éblouissante d'essais courts, « Notas de viaje », publiés dans *Revista*

---

31Ramón Xirau, *El péndulo y la espiral*, México : Universidad Veracruzana, 1959, p. 131.

32Ramón Xirau, *Sentido de la presencia*, FCE, Tezontle, 1953.

33Le livre le plus exhaustif sur cette génération est celui constitué par les actes du Congrès organisé par le Groupe de recherche GEXEL de l'Université Autonome de Barcelone : *El exilio republicano de 1939 y la segunda generación*, Sevilla : Renacimiento, 2011. Il existe actuellement une réédition de la revue *Presencia*, sous le même titre, publiée à Mexico par l'Ateneo Español de México, Embajada de España, Centro Cultural de España en México et Ediciones sin Nombre, 2015, avec une longue préface de Jose María Espinasa, en support papier, et un CD contenant les huit numéros de la revue, entre 1948 et 1950.

34Citons, par exemple, *El último oasis*, México : Joaquín Mortiz, 1964 ; *Juicio y condena del hombre nuevo*, A Coruña: Edicions do Castro, 2005 ; *Ironías*, Valladolid : Fundación Jorge Guillén, 2006. Dans une lettre datée du 3 mars 2010, qu'il a eu la gentillesse de m'envoyer, Ruiz me disait la chose suivante : « *También soy fiel lector de Camus* ».

35Voir « Camus y la literatura comprometida », *Revista de la Universidad de México*, 1956 ; « Nuevas obras de Camus », *Revista de la Universidad de México*, 1957 ; « El exilio o el reino de Camus », *Revista Mexicana de Literatura*, 1957 ; « Camus y la universalidad », *Revista de la Universidad de México*, 1957 ; « Acercamientos a la tragedia », *La Cultura en México* (suplemento de *Siempre*), 1958, (repris dans *Contracorrientes*, UNAM, México, 1973, p. 131-151) ; « Camus ida y vuelta », *Revista Mexicana de Literatura*, 1959.

de la Universidad de México, 1956, pour lesquels il a reconnu l'influence de Gaya, Camus et Pavese et son importance dans le contexte de son œuvre<sup>36</sup>.

Le peintre et essayiste Ramón Gaya, ami et maître, en quelque sorte, de Segovia dans les années 40 et 50, dans une lettre envoyée à Tomás, lui reproche justement son admiration pour Camus. Primo, s'explique le peintre espagnol, il n'aime pas les moralistes. Secundo, « sa vanité *me fa veramente schifo* »<sup>37</sup>. La méfiance de Gaya pour Camus montre bien qu'il y a un clivage qui se produit au niveau des générations dans l'Espagne de l'exil, entre, d'un côté, les contemporains de Camus et ses aînés, plus réticents vis-à-vis de l'écrivain français, et ses frères "cadets" de l'autre côté, beaucoup plus enthousiastes. L'itinéraire politique de Segovia, pas très concerné par l'engagement politique collectif, indifférent au communisme, quand il était jeune, puis, de plus en plus en révolté contre le néo-libéralisme, montre bien cet esprit à *contre-courant*, titre d'un de ses livres, et d'indépendance farouche, morale et politique de l'artiste vis-à-vis des partis politiques, ce qui le rapproche énormément de Camus. Eduardo Vázquez, quelques jours avant la mort de Tomás Segovia, lui rendit une visite pour l'interviewer. Il remarqua qu'il lisait un livre de Camus, ce qui lui donna l'impression d'une cohérence dans toute sa trajectoire. Et d'ajouter : « *Si Camus es el gran rebelde de la literatura francesa, Tomás Segovia lo es de la poesía mexicana* »<sup>38</sup>.

Plusieurs autres thématiques sont proches du monde camusien. Par exemple, la façon dont Segovia conçoit le mythe, qui a, selon lui, la capacité de réunir la pensée et l'image. C'est « une manière de voir les idées, comme si elles étaient des êtres concrets », c'est-à-dire qu'il permet de penser à travers les images, ce qu'on voit chez Camus dans sa reprise du mythe de Sisyphe et dans le cas de Segovia dans celle du mythe de Marsyas et d'Orphée. Par exemple, sa vision de l'exil : pas une thématique, mais « une condition, une manière très importante d'être au monde »<sup>39</sup>.

#### 4. Conclusion

De Zambrano à Segovia, Camus a été un compagnon des essayistes de l'exil, pas de tous les essayistes de l'exil, mais d'une partie bien significative. Même si peut-être la marque directe de sa pensée et de son monde littéraire sur ces auteurs est moins importante qu'une inspiration globale, une empathie flagrante, une sympathie mutuelle indéniable, nous pouvons dire que leur vision du monde était commune. Ce monde où les génocides côtoient la bombe nucléaire, les répressions politiques, la manipulation des masses, l'emprise croissante de l'économie et de la technologie sur les valeurs humaines, ce monde-là où l'exil est accepté comme normal ou, pire, devient une « immigration » invisible, ne leur plaisait pas du tout. Ils ont lutté corps et âme, dans leurs combats politiques, dans leurs méditations, dans leurs créations, pour un monde meilleur, un autre monde qui est toujours possible, un autre monde qui est, à sa manière, toujours d'actualité.

AA.VV., *Francisco Ayala. El escritor en su siglo*, Granada : Sociedad Estatal de Conmemoraciones Culturales/Fundación Francisco Ayala, 2006, 486 p.

CAMUS, Albert, *Camus à Combat. Éditoriaux et articles d'Albert Camus. 1944-1947*, éd. J. Lévi-Valensi, Paris : Gallimard, 2002, 752 p.

---

36 Voir « Viaje a contrapelo », repris dans *Contracorrientes*, *op. cit.*, p. 17-61.

37 Lettre adressée le 19 février 1958, in *Algunas cartas*, Pre-Textos, Valencia, 1997, p. 57, 59-60. Gaya préfère le retrait à la visibilité (médiatique?) de Camus, dans le champ culturel, ce qui le dégoûte.

38 Eduardo Vázquez, *Apalabrarse. Conversaciones con Tomás Segovia*, México : Ediciones sin Nombre/ Conaculta, 2012, p. 139.

39 Tomás Segovia, *Resistencia. Ensayos y notas. 1997-2000*, México: Ediciones sin Nombre/ Conaculta, 2005. [1<sup>a</sup> ed. : 2000], p. 214.

- CAMUS, Albert, *Œuvres Complètes*, II, 1944-1948, Paris : Gallimard, La Pléiade, 2006, 1424 p.
- CAMUS, Albert, *Œuvres complètes*, III, 1949-1956, Paris : Gallimard, La Pléiade, 2008, 1504 p.
- CAMUS, Albert, *Œuvres complètes*, IV, 1957-1959, Paris : Gallimard, La Pléiade, 2008, 1616 p.
- CASSOU, Jean, *La Mémoire courte*, postface de M.O. Baruch, Paris : Mille et une nuits, 2001, 112 p.
- DREYFUS-ARMAND, Geneviève, *L'Exil des républicains espagnols en France. De la Guerre civile à la mort de Franco*, Paris : Albin Michel, 1999, 475 p.
- EMILIOZZI, Irma (ed.), *Francisco Ayala en La Nación de Buenos Aires*, Valencia : Pre-Textos, 2012, 408 p.
- FERRATER MORA, José, *El hombre en la encrucijada*, Buenos Aires : Editorial Sudamericana, 1952, 342 p.
- FERRATER MORA, José, *La filosofía actual*, Madrid : Alianza Editorial, 1969, 188 p.
- FIGUERO MORENO, Javier, *Albert Camus ou l'Espagne exaltée*, Gémenos : Autres temps, 2008, 277 p.
- GAOS, José, « Existencialismo y esencialismo » (1947), *Filosofía de la filosofía, Obras completas*, VI, México : Universidad autónoma de México, 1987, p. 178-199.
- GAYA, Ramón, *Algunas cartas*, Valencia : Pre-Textos, 1997, 74 p.
- Groupe de recherche GEXEL de l'Université Autonome de Barcelone, *El exilio republicano de 1939 y la segunda generación*, Sevilla : Renacimiento, 2011, 1173 p.
- HELGUERA, Luis Ignacio, « Imagen crepuscular de Ramón Xirau », *Vuelta*, México D.F., n° 246 (mayo 1997), p. 42-43.
- MALGAT, Gérard, *Max Aub y Francia o la esperanza traicionada*, Sevilla : Renacimiento, Biblioteca del exilio, 2007, 398 p.
- MORENO SANZ, Jesús, « Tres cartas de Camus a María Zambrano. Breve historia de una amistad y de una publicación malogradas », in: Jesús Moreno Sanz (ed.), *María Zambrano. 1904-1911. De la razón cívica a la razón poética*, Madrid : Residencia de Estudiantes, 2004, p. 307-414.
- ONFRAY, Michel, *L'ordre libertaire. La vie philosophique d'Albert Camus*, Paris : Flammarion, 2012, 595 p.
- PENALVA, Gonzalo, *Tras las huellas de un fantasma. Aproximación a la vida y a la obra de José Bergamín*, Madrid : Turner, 1985, 319 p.
- ROBLÈS, Emmanuel, *Camus, frère du soleil*, Paris : Seuil, 1995, 124 p.
- RUIZ, Roberto, *El último oasis*, México : Joaquín Mortiz, 1964, 180 p.
- RUIZ, Roberto, *Juicio y condena del hombre nuevo*, A Coruña : Ediciós do Castro, 2005, 219 p.
- RUIZ, Roberto, *Ironías*, Valladolid : Fundación Jorge Guillén, 2006, 189 p.
- SEGOVIA, Tomás, « Camus y la literatura comprometida », *Revista de la Universidad de México*, n° 7, marzo 1956, p. 22-23.
- SEGOVIA, Tomás, « Notas de viaje », *Revista de la Universidad de México*, n° 12, agosto 1956, p. 18-19.
- SEGOVIA, Tomás, « Nuevas obras de Camus », *Revista de la Universidad de México*, n° 5, enero 1957, p. 1-2.
- SEGOVIA, Tomás, « El exilio o el reino de Camus », *Revista Mexicana de Literatura*, n° 11, mayo-junio 1957, p. 79-81.
- SEGOVIA, Tomás, « Camus y la universalidad », *Revista de la Universidad de México*, n° 3, noviembre 1957, p. 14-15.
- SEGOVIA, Tomás, « Acercamientos a la tragedia », *La Cultura en México* (suplemento de *Siempre*), 1958, repris dans *Contracorrientes*, México : UNAM, 1973, p. 131-151.
- SEGOVIA, Tomás, « Camus ida y vuelta », *Revista Mexicana de Literatura*, n° 3, enero-marzo 1959, p. 87-89.
- SEGOVIA, Tomás, « Viaje a contrapelo », repris dans *Contracorrientes*, México : UNAM, 1973, p. 17-61.
- SEGOVIA, Tomás, *Resistencia. Ensayos y notas. 1997-2000*, México: Ediciones Sin Nombre/ Consejo Nacional

para la Cultura y las Artes, 2005, 238 p.

TEMPLE, Frédéric-Jacques (et al.), *Albert Camus et l'Espagne*, Aix-en-Provence : Edisud, 2005, 166 p.

TEJADA, Ricardo, « Sacar a la luz la crisis de Occidente: en torno al diagnóstico y las terapias defendidas por Camus y Zambrano para curarse de esta », disponible sur :

<[http://www.uni-kiel.de/symcity/ausgaben/04\\_2013/data/Tejada.pdf](http://www.uni-kiel.de/symcity/ausgaben/04_2013/data/Tejada.pdf)>, (consulté le 20 décembre 2015).

VÁZQUEZ, Eduardo, *Apalabrarse. Conversaciones con Tomás Segovia*, México : Ediciones Sin Nombre / Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 2012, 143 p.

XIRAU, Ramón, *Sentido de la presencia*, FCE : Tezontle, 1953, 135 p.

XIRAU, Ramón, *El péndulo y la espiral*, México : Universidad Veracruzana, 1959, 146 p.

XIRAU, Ramón, *Poesía completa*, edición bilingüe, México : FCE, 2008, 614 p.

XIRAU, Ramón, *Otras Españas : antología sobre literatura del exilio*, selección y advertencia Adolfo Castañón, México, D.F. : El Colegio de México, 2011, 395 p.

ZAMBRANO, María, *La razón en la sombra. Antología crítica*, edición de Jesús Moreno Sanz, Madrid : Siruela, 2004, 773 p.